



Jeudi 11
décembre
2003
après la
conférence

Je n'ai pas pu, Monsieur, assister à votre conférence. Je voudrais m'en excuser auprès de vous, vous expliquer pourquoi, et vous demander d'intercéder pour moi auprès de notre CPE (Cher Président Erudit) afin qu'il me donne un « billet de rentrée » pour les conférences à venir.

A l'heure, donc, où vous terminiez votre propos, j'étais au théâtre, ce qui, pour une ancienne professeur de lettres est sans doute excusable, mais, j'en conviens, ne dispense pas de suivre les enseignements et activités culturelles du Lycée.

Il faut donc plus d'explications.

Le spectacle auquel j'ai assisté, ce soir-là, et pour lequel j'avais réservé de longue date, touche, au plus près, le cyclisme d'une part, et la mémoire, individuelle et collective, d'autre part, ce qui pourrait me valoir votre indulgence, et celle d'Amelycor.

Il s'agit de la reprise à Paris, au Théâtre de la Madeleine, quelque quinze ans après Mogador et le TNB, alors Grand Huit, du *Je me souviens* de Georges Perec, par Sami Frey.

L'auteur, vous ne sauriez l'ignorer, était non seulement romancier, poète (sous l'égide de l'OULIPO), cruciverbiste¹, mais aussi féru de cyclisme, pour l'avoir pratiqué : « *Je me souviens que ma première bicyclette avait des pneus pleins*² » « *J'avais un vélo mi-course, dont j'avais moi-même entouré le guidon d'une espèce d'albuplast ad hoc, comme les vrais pros* »³, et l'avoir regardé, au bord de la route ou, déjà, mais en noir et blanc, sur l'étrange lucarne de la télévision.

Votre frère et vous-même faites évidemment partie de la mémoire perecquienne, Louison pour lui avoir, notamment, signé un autographe au Parc de Princes⁴, vous, pour cause de licence d'anglais⁵ ; l'un et l'autre, vous êtes les deux frères cyclistes, aussi indissociablement liés que les Frères Jacques, dont, précise Perec, deux seulement « *sont vraiment frères, et s'appellent Bellec* »⁶.

Mais la théorie des champions cyclistes que convoquent les souvenirs de l'écrivain fait défiler d'autres noms : Walkowiak⁷ (vainqueur du Tour en 1956), Darrigade⁸ (champion du monde sur route en 1959), Louis Caput⁹ (surnommé P'tit Louis), Jean Robic, dont le café était rue du Maine¹⁰ (seul coureur, semble-t-il, à avoir gagné le Tour de France – en 1947 – sans jamais avoir porté le maillot jaune) et, avec eux toute la « légende du Tour »¹¹. Faut-il rappeler que le très sérieux Roland Barthes, dans son *Mythologies*, désigne le Tour de France comme une « épopée » aux « héros prométhéens » ?

Il y a, aussi, des figures moins illustres, Zaaf « *l'éternel lanterne rouge* »¹², Emile Idée et Guy Lapébie¹³, Reginald Harris¹⁴. Il y a, encore, la litanie des grands lieux du cyclisme et des grandes courses : les six jours du Vel d'hiv – Perec ne pourrait oublier ce lieu là – Liège-Bastogne-Liège, Paris-Camembert¹⁵... Il y a, enfin, comme croqués sur le vif par un reporter photographe de génie tel détail, tel accessoire qui restituent dans sa vie même la silhouette des coureurs d'antan, « *la chambre à air roulée en huit* »¹⁶, les lunettes de soleil relevées sur le front ou « *au-dessus de la visière de la casquette* »¹⁷ voire, mais c'est une exception propre à Ferdi Kubler, « *au-dessus de la saignée du coude* »¹⁸.

Le texte de Perec décline ainsi, par la magie des mots, le temps retrouvé de ses souvenirs, les vôtres, Monsieur, mais aussi les miens, car je pense vous avoir convaincu que ni Perec, ni le cyclisme ne sont étrangers à mes centres d'intérêt... Ma présence au théâtre, j'avais réservé et payé... or les conférences d'Amelycor sont gratuites !, était donc une façon, paradoxale mais effective, de célébrer la petite reine

D'autant plus que Sami Frey dit les quatre cent quatre vingt souvenirs qui composent *Je me souviens* en pédalant, pour de bon, sur une véritable bicyclette, pendant presque une heure et demie, dans un décor stylisé de montagnes abruptes, évidemment plus dures à gravir qu'à dévaler, comme un hommage de l'acteur à la passion perecquienne pour les coureurs, et donc pour vous.

Permettez moi, pour clore cet argumentaire, et vous gagner à ma cause auprès de Jean-Noël Cloarec, de me placer dans l'ombre de la Dame Blanche¹⁹ pour vous dire que les femmes, peuvent aussi se passionner pour le vélo... et, d'ailleurs, que seraient les sportifs en particuliers, mais aussi les hommes en général, sans leurs admiratrices ? Permettez moi de me compter parmi les vôtres.

Amelycordialement repentante.

Wanda Turco

¹ Comme Yves Nicol (cf p12)

Les autres notes qui renvoient aux passages correspondant de l'œuvre de G Perec figurent en page suivante (p 18)

« Il y a quelques années, les chroniqueurs découvrirent avec ravissement que Louison avait un petit frère et que ce petit frère était non seulement bachelier mais encore licencié ès lettres et préparait son diplôme d'études supérieures d'anglais avec une thèse sur Hemingway. Qu'il fût, en outre, champion du monde universitaire de cyclisme laissait indifférent, l'important était qu'il eût des lunettes. On assura que précisément il en portait. C'était trop beau ! On demanda à voir et l'on vit : quittant l'Ecosse où il était lecteur à l'université d'Aberdeen, le « professeur » enfourcha une bicyclette et vint se ranger au côté de son aîné. Après avoir tenu sa partie plus qu'honorablement dans les premières courses auxquelles il participa, il termina quatrième de cette épreuve de vérité qu'est le Grand Prix des Nations, puis gagna Paris-Nice par étapes en 1955. Membre de l'équipe de France du Tour, quand Louison prend le départ, il a prouvé l'année dernière qu'il était assez grand pour se débrouiller tout seul en animant l'épreuve de bout en bout au sein d'une équipe régionale, malgré une cruelle blessure au pied, faisant ovationner le nom de Bobet pour son compte personnel. »

Antoine Blondin

Préface du livre de Jean Bobet « Louison Bobet, une vélobiographie » (première publication : Gallimard 1958, rééd. La Table Ronde 2003.)